

LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ALAMONTADE, par HENRI ZSCHORKE, traduit par E. DE SUCKAU (suite et fin). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Hâtez-vous de revenir, jeunes et charmantes reines de l'élégance, hâtez-vous de venir jouir de toutes les merveilles qu'on prépare pour vous. Vos jolies têtes seront plus jolies encore avec ces gracieuses coiffures, vos fines tailles plus nobles et plus légères avec ces belles robes, vos bras blancs plus admirables avec ces magnifiques bijoux; hâtez-vous, la mode, cette souveraine capricieuse, apprête toutes ses magnificences; les premiers lustres s'allument, le royaume gouverné par votre grâce vous attend impatiemment pour vous retrouver plus belles et plus entourées; la campagne dépouillée n'est plus digne de vos beaux yeux: venez donc, et, prêtes à commander vos parures d'hiver, rendez-vous d'abord chez mademoiselle Fauvet, qui la première, comme toujours, offrira à vos regards les plus nouvelles et les plus charmantes choses.

Vous verrez d'abord ses robes de ville si simples et si élégantes en reps de laine, en cachemire géorgien, en épinglerie, en popeline, robes dont l'étoffe a par elle-même peu de valeur, et qui deviennent dignes des femmes les plus élégantes quand la maison Fauvet leur a donné son inimitable cachet; vous admirerez ensuite ses robes de soirée, de modèles si variés qu'elles défient la description, car assurément la maison Fauvet est une des maisons de Paris où il se dépense le plus de cet esprit inventif qui est la supériorité et l'honneur de la capitale. Parmi les innombrables robes qui sont exposées chaque jour dans les beaux salons de la rue Ménars, nous citerons une robe de taffetas bleu de Chine à deux jupes: la première est unie, la seconde

est découpée en dents rondes ayant la forme d'une coquille, autour de laquelle serpente un large velours noir; ces dents alternent leur ornementation: l'une est formée de petits velours quadrillés, l'autre de plusieurs rangs arrondis d'une mignonne dentelle noire; le corsage, à pointe et décolleté, reproduit sur une berthe un peu haute les coquilles de la jupe, qu'on retrouve également sur des manches demi-longues. Une autre robe, en taffetas rose, a trois volants sur lesquels des bandes de taffetas blanc pointillé de rose sont posés en affectant la forme d'un if; au bout de chaque bande remue un petit flot de soie mousse rose et blanche; le corsage est demi-décolleté, il a des brandebourgs blancs; les manches sont assez courtes et ornées de même. C'est jeune et charmant; on voit là-dedans un frais visage, et l'on s'imagine aussitôt un ensemble doux comme un pastel de Latour.

Comme toilette sérieuse, mademoiselle Fauvet a fait pour madame la marquise de Bo... une robe de velours violet ornée de dentelle noire d'un effet magnifique; les deux premiers volants de la robe sont faits d'une dentelle assez basse, et ornés de gros nœuds de velours violet; après eux est un autre volant de haute et admirable dentelle, suivi de deux autres semblables aux premiers; le corsage est presque entièrement caché sous la dentelle, il a une forme Marie Stuart d'une grâce sévère; on ne peut rien voir de plus distingué et de plus riche.

Pour toilette de grande soirée il nous faut parler maintenant d'une nouveauté ravissante exécutée pour madame la duchesse de la Rov..., c'est une robe en taffetas citron couverte de dentelles noires; le corsage, décolleté, a une draperie garnie de dentelle; les manches ont des bouillons recouverts d'un jockey de dentelle; mais c'est sur la jupe que s'est dépensé tout l'art et tout le goût de mademoiselle Fauvet. Cette jupe a trois volants de dentelle noire, et quatre bouillons de tulle citron; de distance en distance sont posés dans les bouillons de gros nœuds de crêpe lisse mauve ayant la forme de fleur épanouie; des pans de velours et de crêpe plus foncé retombent sur la robe. Cet ensemble est d'une harmonie et d'une originalité délicieuses, et doit admirablement convenir à la beauté brune et fière de madame la duchesse de la R... Inutile d'ajouter

que de pareilles fleurs de crêpe lisse sont posées au creux de la poitrine et dans les bouillons des manches.

Mademoiselle Fauvet a fait, pour une blonde jeune mariée, la même robe en soie bleu de ciel avec des dahlias de crêpe lisse plus foncé, mais les reflets dorés du taffetas sont d'un effet beaucoup plus brillant pour le soir.

Madame Detourpe fait tous les jours, pour sa nombreuse clientèle, des chapeaux gracieux et distingués; elle prépare pour cet hiver des nouveautés dont son goût habituel doit nous garantir la grâce. Nous parlerons d'abord d'un chapeau de jeune fille en crêpe blanc entouré d'un biais de velours épinglé bleu de Chine, avec une couronne de fraîches roses sans feuilles, et ayant dans le fond un capuchon de dentelle blanche; le dessous est une demi-guirlande de roses avec des brides bleues. C'est la plus gracieuse coiffure Pompadour qu'on puisse imaginer, et ce capuchon de dentelle posé sur le fond du chapeau est une des plus heureuses innovations de l'année.

Madame Detourpe a fait encore un autre chapeau charmant. Il est blanc, également recouvert d'une dentelle noire à fleurettes; le bord est écossais, le fond est également écossais; sur le côté, un nœud de velours noir descend gracieusement jusque sur le bavolet; il a dessous une traverse écossaise avec un nœud de velours noir. Madame Detourpe fait un fréquent emploi des fleurs de velours noir sur les chapeaux foncés; c'est fort comme il faut; elle a aussi un choix de résilles, de chenilles et de réseaux de Chantilly, fabriqués exprès pour chapeaux, avec lesquels elle compose les plus jolis chapeaux qu'on puisse voir, et où se retrouve toujours ce cachet de distinction qui a fait la réputation de sa maison.

Madame Pauline Royer vient de confectionner de charmants modèles de burnous pour enfants des deux sexes. Le burnous, si à la mode cette année, et qui commence même pour les femmes à tomber dans le domaine commun, est le meilleur et le plus gracieux vêtement pour les enfants: il est chaud, souple, ample, il les enveloppe et les garantit mieux que toute autre chose; et quand il ne sera plus porté par les mères, il sera encore très-apprécié pour ces petits êtres qu'il faut savoir vêtir et orner, en se préoccupant sans cesse de ce qui convient à leur hygiène. Madame Pauline Royer a su varier avec beaucoup de bonheur ce thème du burnous: elle en fait de courts comme les mantes béarnaises à capuchon, ronds et plissés, charmants pour les petites filles du premier âge que les longs vêtements embarrassent; elle a pour cette forme des étoffes de laine à rayures blanches et noires, ou rouges et blanches, d'un effet très-gai. Le burnous à capuchon pointu est le burnous arabe; il a de larges raies en biais bleues, rouges, vertes, blanches, réunies avec cette harmonie qui est le grand mérite des étoffes orientales en cachemire blanc, doublé de soie claire bleue ou rose, avec des glands de chenille; il est d'une

élégance tout aristocratique en velours noir, il est d'une extrême distinction en drap d'Irlande piqué, il est le plus joli vêtement qu'on puisse faire porter à un garçon de six à dix ans; avec cela il faut une de ces jolies blouses en popeline grisaille, ornées de pattes et de brandebourgs de moire noire avec boutons d'acier, qui sont un des triomphes de la maison Pauline Royer, qui a rencontré là l'élégante simplicité si nécessaire pour les modes de garçons. Une casquette de velours noir est encore ce qui complète le mieux le costume d'un enfant ainsi vêtu. Les petites filles porteront beaucoup cet hiver de robes de cachemire uni brodé en soie couleur sur couleur; la robe doit être d'un ton uni pour s'harmonier avec ces jolis burnous éclatants dont nous venons de parler. La gravure qui accompagne ce numéro peut donner à nos lectrices une idée de la grâce des nouvelles formes pour enfants, créées par madame Pauline Royer.

La maison Couchonnal se trouve en mesure d'offrir à sa belle clientèle un immense assortiment des manteaux les plus gracieux et les plus commodes à la fois, sans parler du grand burnous de velours noir, toujours apprécié et à peu près le seul burnous acceptable pour une femme élégante. Madame Couchonnal s'est efforcée de confectionner des manteaux moins chers et peut-être plus habillés que ce grand burnous qui cache un peu trop la toilette. Son châle à manches, formant deux pointes, dont la première est unie et la seconde ornée d'une bordure de grelots-pompons, a une grâce tout exceptionnelle. Un manteau à recouvrements capitonnés est très-beau, très-chaud et très-commode; il a des manches immenses exigées par nos formes actuelles, autour desquelles est posée l'étoffe de soie capitonnée; il a un faux capuchon formé de la même étoffe, avec agrafe sur le côté et gland derrière. Et ajoutons en passant que ce faux capuchon est beaucoup plus gracieux que les vrais capuchons, qui ne vont ni aux femmes grasses, ni aux vieilles, ni aux petites, ni à celles qui ont le cou court, ou qui par un motif quelconque ont le dos un peu rond. Le châle de grande visite de madame Couchonnal a également deux pointes: la seconde est garnie d'une belle et haute guipure qui lui donne beaucoup de richesse; les basquines russes sont une nouveauté si gracieuse et si tentante, que nous lui avons demandé un dessin pour pouvoir l'offrir à nos lectrices dans un de nos prochains numéros.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Toilette de la mère. — Robe de chambre de reps uni scabieuse à quilles quadrillées de velours noir; manches fermées, à jockey en haut, à parements quadrillés de velours noir; corsage à pointe garni de

velours noir; bonnet de dentelle orné de touffes de rubans bouton d'or; lingerie de jaconas et valenciennes.

Toilette de la petite fille. — Robe de popeline écosaise garnie sur la jupe de petits grelots de velours noir; corsage demi-décolleté à basques, orné autour du cou et des basques de petits grelots de velours noir; manches à jockey et à retroussis; chapeau de feutre blanc à plume blanche, brides blanches; lingerie de mousseline; bottines de satin français brun.

Toilette du petit garçon. — Blouse de popeline de laine à petits carreaux noirs et blancs, garnie de dents à la grecque, entourées d'un ruban rouge posé à cheval et ornées de boutons d'acier; manches à revers avec la même garniture; lingerie plate brodée au plumetis, bas à côtes; bottines de drap noir.

MAISONS CITÉES DANS LE JOURNAL.

FLEURS.

Madame Pitrat, 23, rue de Grammont.

LINGERIES ET NOUVEAUTÉS, TROUSSEAUX ET LAYETTES.

Madame Payan, 43, rue Vivienne.

ROBES ET MANTEAUX DE COUR.

Maison Fauvet, 4, rue Ménars.

CONFECTIONS ET ROBES, SOIERIES, CACHEMIRE.

Maison Gagelin, 83, rue Richelieu.

DENTISTE.

William Rogers, de Londres, 270, rue Saint-Honoré, en face le passage Delorme.

CACHEMIRE FRANÇAIS.

M. Biétry, fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice, 41, boulevard des Capucines.

GANTS DE CHEVREAU DE TURIN, POUR HOMMES ET POUR DAMES, QUALITÉ SUPÉRIEURE.

Victor Dupuy, 43, rue Bonaparte.

CORSETS.

Madame Vigouroux, 7, rue du Port-Mahon.

PORCELAINES ET CRISTAUX, SERVICES DE TABLE, SURTOUTS DE TABLE, BRONZE DORÉ.

MM. Laboche et Pannier, maison de l'Escalier de cristal, Palais-Royal, 462 à 464.

ÉVENTAILLISTE,

Fournisseur breveté de S. M. l'Impératrice.

M. A. Rodien, successeur de V. Vignot, 48, rue de Luxembourg, boulevard des Capucines.

JUPONS À RESSORTS EN ACIER, INOXYDABLES.

M. L. Huteau, 72, rue Montmartre.

SPÉCIALITÉ DE FLEURS EN PAPIER ET EN CUIR.

LEÇONS DE CES FLEURS.

Madame Traversa, 184, rue de Rivoli, papeterie des Tuileries.

CORSETS PLASTIQUES.

M. Bonvalet, 9 bis, boulevard Saint-Denis.

MEUBLES DE SALON, BOUDOIR, ET DE FANTAISIE.

M. Doerschuck, tapissier, 58 bis, rue de la Chaussée-d'Antin.

ALAMONTADE.

(SUITE ET FIN.)

Quel sort! séparé pour toujours de mes amis et des compagnons de ma jeunesse; ah! Clémentine, Clémentine, et de toi! Du sein de la richesse, précipité sur ce banc si dur! Oublié des heureux, déshonoré, au milieu de criminels! Au lieu de la charmante conversation de Clémentine, les jurons et les plaisanteries grossières de voleurs, de brigands et d'assassins! Sans livres, sans distraction, abandonné à mes propres ressources, et sans espérance! L'affreux bruit de mes fers au lieu des charmes de la musique et de la harpe de Clémentine! Non, la mort n'eût pas été plus cruelle qu'un pareil changement.

« Je veux le supporter, me dis-je ensuite à moi-même. Il y a un Dieu, et mon âme vient de lui. Je ne suis pas encore perdu. La vertu me reste, et, quoique méconnu du monde, j'emporte avec moi l'estime que les âmes pures ont pour elles-mêmes. Je n'ai dû renoncer qu'à ce qui n'était point à moi; ce que je souffre n'est un mal que pour mon corps, qui n'est point encore fait aux privations. »

C'est ainsi qu'avec le temps la victoire resta à mon âme. C'est ainsi que j'ai perdu dans la solitude et la tristesse la plus grande moitié de ma vie. J'ai vieilli dans le malheur. Je n'ai jamais reçu de nouvelles de ceux qui m'aimaient autrefois. Je n'avais jamais de plus douces émotions que lorsque, dans un moment de repos, je pouvais tracer mes pensées sur des feuilles détachées, et me reporter en pensée vers le paradis depuis si longtemps évanoui de ma jeunesse. Souvent, au bruit monotone des rames, les images de mon passé heureux se représentaient à ma mémoire; souvent il me semblait voir Clémentine se balancer au-dessus de la mer, et me sourire comme un ange consolateur. Je contemplais avec des yeux humides l'ombre chérie, et je sentais se rouvrir toutes les blessures de mon cœur. Cependant je ne tombais point dans le désespoir, et je continuais à ramer.

Souvent j'étais tenté de prendre toutes les félicités de ma jeunesse pour des créations de mon imagination; mais la triste lettre d'adieu que madame Bertollon m'avait écrite m'était par hasard restée. Je la conservais avec un soin religieux. C'était le dernier débris sacré de tout ce que j'avais possédé autrefois. Je la lisais souvent. Je la lissais sur les mers éloignées, et sur les rivages brûlants de l'Afrique, et j'y trouvais toujours des consolations inexprimables; et je me remettais à ramer avec plus d'ardeur.

Les vingt-neuf années sont maintenant écoulées. Qu'est-ce que cela?

La mort, cet ami que j'ai si souvent, si ardemment invoqué, vient me délivrer. Ah! monsieur, vous avez eu assez de pitié pour adoucir mes dernières heures. Nos âmes sont unies, et peut-être se retrouveront-elles un jour!

XXXIII.

L'abbé Dillon déposa alors son cahier. « Voilà les aventures d'Alamontade, dit l'abbé. Pour sa vie au bagne, je ne la connais que par les feuilles qu'il écrivait à différents moments, et qui, roulées dans un sac avec une cuiller d'étain et un couteau, étaient toute sa richesse. J'ai appris du capitaine Delaubin, qui a longtemps commandé les galères, qu'Alamontade jouissait de l'estime, et on pouvait dire même du respect de ses malheureux compagnons. Ils le prenaient pour arbitre dans toutes leurs querelles, et obéissaient à sa décision. Les officiers à bord du vaisseau avaient aussi des égards pour lui. On ne lui accordait pas de plus grandes libertés qu'aux autres, mais seulement de temps en temps on lui donnait de meilleurs aliments. Eh bien, cette faveur il la refusait; car, ce qu'on lui destinait, il le partageait chaque fois entre les autres galériens, sans se rien réserver. Lui en faisait-on des reproches, il avait l'habitude de répondre : « Parmi nous, il ne doit pas y avoir de préférence. La faveur que je reçois seul est un accroissement de peine pour les autres. » L'aumônier du vaisseau s'approchait souvent de lui pour essayer de le convertir; mais il restait obstinément attaché à ses hérésies, et c'était là son seul défaut. Il ne riait jamais. En revanche, on le voyait rarement triste. Il n'avait aucune crainte de la mort. Dans les plus grandes tempêtes, il ramait avec la même tranquillité que par le temps le plus calme, et quand les balles sifflaient au milieu du combat, et que le danger était le plus grand, on ne le vit pas se baisser une seule fois. Les uns le traitaient de fou, les autres le croyaient à l'épreuve des balles. On pensait généralement qu'il avait dû appartenir à une bonne famille. A défaut de son instruction, qu'il ne laissait point paraître, la propreté et l'ordre de ses grossiers habillements le laissaient supposer. Lorsqu'il perdit un bras dans le dernier combat contre les corsaires, il ne dit que ces mots : « Pourquoi pas quelques doigts plus haut? » Et il se laissa amputer le

bras sans pousser un soupir. Lorsqu'il quitta les galères, tous les galériens regrettèrent sa perte, et on vit plusieurs de ces hommes grossiers pleurer comme des enfants.

« C'est tout, ajouta l'abbé, ce que j'ai pu apprendre du capitaine Delaubin sur Alamontade. Il montrait partout la même résignation vertueuse et forte d'une âme libre qui s'avance avec confiance au milieu des orages de la vie, le regard toujours fixé sur Dieu. C'est ainsi qu'il se montre dans ses propres écrits, où un mélange de bon sens et d'imagination charme et élève d'une façon irrésistible le lecteur. Je vous les communiquerai plus tard. »

Nous gardions le silence. Nos âmes étaient trop pénétrées du malheur de cette noble victime.

« Quelle cruauté inouïe! s'écria Rodrigue. Jamais on n'a vu condamner sans jugement un tel homme aux galères! C'est un exemple unique dans l'histoire des peuples civilisés!

— Hélas! il n'y en a encore que trop, répartit l'abbé Dillon. Qui ne connaît point ce martyr d'amour filial, le bon Faber de Ganges, qui s'offrit à l'intendant de Montpellier pour subir la peine de son père condamné aux galères? L'intendant n'accepta-t-il pas l'échange, et Faber ne resta-t-il point aux galères jusqu'à ce que sa belle action fut connue à Paris, et que des âmes charitables le firent délivrer? Faber ne vit-il pas encore aujourd'hui (1) dans les Cévennes, dans le besoin, pendant qu'on le chante et qu'on l'applaudit comme un héros, dans un opéra (2), sur les théâtres de Paris? Alamontade a bien raison. Le temps où nous vivons est encore bien barbare. La vertu n'est admise que sur la scène et dans les romans; elle est méconnue et méprisée dans la vie réelle.

— Mais, cher abbé, lui dis-je, nous voudrions encore savoir une chose : Clémentine de Sonnes n'est-elle pas venue à Marseille? Combien Alamontade n'a-t-il pas dû être heureux de revoir un être si cher après une si longue séparation? »

XXXIV.

« Lorsque je lui portai, répondit l'abbé, la nouvelle que Clémentine n'avait pas plutôt appris qu'il était vivant et à Marseille, qu'elle avait résolu de venir le voir, il fut profondément ému; il garda longtemps le silence : « Elle ne m'a donc pas oublié? s'écria-t-il » enfin avec émotion; je désire encore vivre jusqu'à ce » que je l'aie vue. O Clémentine! peut-être n'est-ce » qu'une illusion, mais peut-être aussi la Providence » s'intéresse-t-elle à nos plus nobles sentiments. Nous » ne connaissons que si peu le grand tout! De même » que, dans la nature matérielle, les éléments sembla- » bles se rapprochent, de même aussi peut-être les

(1) En 1787.

(2) L'opéra est intitulé *l'Honnête criminel*.

» âmes qui sont sœurs doivent se réunir un jour. Clémentine, alors je ne t'aurai pas quittée pour toujours ;
 » alors mon âme se rejoindra à ton âme dans une autre patrie : l'amour est immortel, et il conduira mon âme immortelle dans l'éternité où habite un Dieu juste et bon. »

« Revoir Clémentine était pour la pauvre victime la plus belle compensation de tout ce qu'il avait souffert. Aussi, ce moment fortuné, il l'appelait de tous ses vœux. Hélas ! après avoir eu pour tant de vertu si peu de joie en partage, il ne devait pas non plus jouir de cette félicité !

» Il mourut. J'avais été appelé un matin de très-bonne heure auprès de lui. Quand j'entrai, il était déjà trépassé ; un doux sourire animait encore son pâle visage ; il semblait s'être endormi en pensant à Clémentine, et n'avoir fait que passer dans une vie meilleure. Je me jetai à genoux en pleurant au pied de son lit, aussi désolé que si j'avais perdu un père.

» Clémentine arriva le lendemain du jour où on l'avait enterré ; elle était très-malade, et s'était fait accompagner d'un médecin ; elle dut immédiatement se remettre au lit. Je fus appelé auprès d'elle ; elle était faible et amaigrie, mais portait encore la trace de son ancienne beauté.

» Lorsqu'elle apprit la mort du pauvre galérien, elle leva ses bras décharnés vers le ciel avec un regard passionné. Je lui montrai le portrait d'Alamontade, elle le baisa, et en fit faire pour elle une copie ; je dus aussi lui donner le couteau et la cuiller d'étain qui avaient servi à Alamontade. Elle ne se servit plus d'une autre cuiller pour ses potions et pour le peu de nourriture qu'elle prenait.

» Elle parlait rarement, et cependant elle paraissait plus tranquille. Absorbée par une seule pensée, ses yeux restèrent fixés sur l'image d'Alamontade jusqu'au moment où la mort les ferma pour toujours. La malheureuse fut, par son ordre exprès, enterrée à côté de son ami, auquel elle était restée fidèle jusqu'à la fin, bien que, trompée par de fausses nouvelles, elle l'eût cru mort depuis longtemps.

» Il y a plus de cinquante ans aujourd'hui que tout cela est arrivé, mais le souvenir d'Alamontade m'est toujours présent et sacré.

» Vivez, mes chers amis, vivez comme lui. Rappelez-vous sa grandeur d'âme, son détachement des biens qui passent, et, à l'heure de la lutte, rappelez-vous que sa dignité a été sauvée par un regard vers l'éternité, et par cette pensée : Sois pur comme Dieu !

» L'exemple d'Alamontade m'a ouvert les yeux, et m'a rattaché au monde par les liens les plus nobles. Ah ! puissé-je le retrouver un jour glorifié dans la vie éternelle ! »

HENRI ZSCHOKKE. Traduit par E. DE SUCKAU.
 (Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

VARIÉTÉS.

CURIOSITÉS DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Les lois de la nature, — dans le règne végétal, — se manifestent sous l'apparence de phénomènes si merveilleux qu'ils ont toujours dû frapper l'imagination de l'homme, disposée par une pente naturelle aux suggestions les plus hardies de l'étrange. Ces phénomènes, enveloppés d'ailleurs durant des siècles d'un mystère impénétrable, ont encore aujourd'hui pour la plupart des causes inexpliquées quoique pressenties ; aussi n'est-il pas étonnant qu'ils aient donné lieu dans des temps d'ignorance aux plus singulières superstitions. Ces erreurs, se propageant d'âge en âge, et se colorant, — pour l'intérêt du récit, — de quelques teintes fantastiques, sont venues jusqu'à nous ornées de tous les agréments de la fable, et avec un caractère qui tient toujours du prodige. Aussi peut-on dire qu'aux yeux d'une bonne partie des masses ignorantes, la séparation entre les objets du monde réel, et les visions des mondes enchantés est à peu près imperceptible.

Les croyances relatives aux plantes sont de deux sortes. Les premières et les plus anciennes se rapportent à leurs vertus médicinales, — l'homme est porté par instinct à chercher et à accueillir tout ce qui dans la nature peut lui venir en aide, sans doute parce que l'intuition de la solidarité universelle est innée en lui ; — les secondes comprennent les faits qui sont du domaine de la fable et de la poésie.

Dès les temps les plus reculés, on s'occupa des plantes pour y chercher des remèdes contre les maladies et les blessures. Les savants les mieux accrédités de l'antiquité ont parlé de leurs propriétés merveilleuses.

Xanthus a fait un traité des *plantes miraculeuses*. Il y a réuni toutes les particularités propres à donner du poids aux opinions alors à peu près généralement admises. Entre autres prodiges, il rapporte avoir vu un homme nommé Thylo mort des suites d'une morsure de serpent, et ressuscité à l'aide de l'herbe *balis* ou *balin*.

L'herbe *callitia*, selon Clemporus, fait geler instantanément l'eau dans laquelle on la jette. L'herbe de Sardaigne faisait mourir en riant d'un rire nerveux ceux qui en avaient mangé. Virgile y fait allusion dans un vers de la septième églogue. C'est de là que dérive l'expression de ris sardonique, employée pour ris forcé.

Démocrite rapporte qu'il y a aux Indes une plante appelée *archemenida*, dont la racine a une propriété singulière : si on en fait macérer un morceau dans du vin, et qu'on fasse boire cette liqueur à un criminel, il se sent aussitôt pris d'un sommeil de plomb durant lequel il confesse dans tous leurs détails les crimes qu'il a pu commettre.

Théophraste dit que la racine en poudre de la *vesicaria* a la vertu de persuader à celui qui l'a prise qu'il est le plus beau de tous les hommes, en fût-il le plus laid. Cette superstition, si c'en est une, a fait de notables progrès : l'art de la toilette moderne attribue cette propriété à tant de produits chimiques végétaux ou minéraux, qu'il serait difficile d'en faire un catalogue exact. Mais il est juste d'ajouter qu'aujourd'hui, comme du temps de Théophraste, personne ne se trompe sur les effets de ces cosmétiques, si ce n'est cependant ceux qui les emploient.

Selon Pythagore, qui avait étudié les propriétés des plantes en Égypte et dans les livres de Zoroastre, ce qui fait qu'il passait chez les Grecs pour un savant magicien, il y avait une plante nommée *aproxis* qui s'enflammait spontanément dans les grandes chaleurs. Comme il n'y a pas d'erreur, si grossière qu'elle soit, qui ne repose du moins sur une vérité mal observée ou trop amplifiée, on peut supposer que ce fait n'est pas sans analogie avec les dégagements d'électricité signalés dans les capucines par mademoiselle Linné en 1762. Le souci, les œillets d'Inde, le lis orangé et le tournesol, présentent le même phénomène. On peut l'observer sur ces fleurs pendant le mois de juillet et le mois d'août, par une température un peu sèche, vers le coucher du soleil, et jusqu'à une heure après.

La fraxinelle (*dictamnus albus*) offre une particularité qui peut aussi avoir donné lieu à l'erreur de Pythagore. Lorsque la journée a été chaude, cette plante exhale un gaz inflammable, qui, condensé par la fraîcheur du crépuscule, forme autour d'elle une atmosphère qui s'enflamme à l'approche d'une bougie sans que la plante en soit endommagée.

Théocrite donne le nom d'*hippomanès* à une herbe d'Arcadie qui met en fureur les poulains et les juments. Il y a certainement ici confusion : cette herbe était sans doute employée comme spécifique contre une maladie du même nom, qui consistait en une excroissance que les chevaux nouveau-nés ont parfois derrière les oreilles.

La plante hippie, originaire de Scythie, avait bien une autre vertu : il suffisait d'en introduire un rameau dans la bouche d'un cheval pour lui ôter la faim et la soif durant douze jours. Le chameau, renommé pour sa sobriété, doit évidemment connaître et employer en secret cette herbe précieuse.

L'historien Josèphe décrit une plante originaire du mont Liban, qu'il nomme *ba-aras* (herbe d'or). Les alchimistes du moyen âge l'ont cherchée longtemps, mais sans succès. Elle possédait une qualité bien précieuse pour eux, et qui devait d'un seul coup résoudre le fameux problème de la pierre philosophale : Josèphe prétendait, d'après le témoignage des Arabes, qu'elle changeait tous les métaux en or. Personne n'avait pu néanmoins mettre ses vertus à l'épreuve, car elle joignait à ses propriétés merveilleuses celle de tuer ceux qui la cueillaient sans prendre certaines précautions

indispensables. L'honnête historien avait la bonne foi d'avouer que ces précautions étaient malheureusement inconnues.

Le *ba-aras* était d'ailleurs invisible pendant le jour. La nuit venue il brillait comme un flambeau, et attirait de loin les voyageurs, puis il disparaissait à leur approche. C'est un esprit qui l'animait ainsi, disait-on. Il faut convenir que cet esprit était de bonne composition, et qu'il avait plus de prévoyance que les audacieux acharnés à sa poursuite, car il les sauvait en fuyant d'une mort certaine, et sans cesse affrontée, tant l'amour de l'or a d'empire sur les hommes.

Les anciens connaissaient une autre herbe qui produisait, à peu de chose près, les mêmes résultats, mais par un procédé moins honnête, et surtout moins innocent que la simple transmutation des métaux. Il suffisait d'en frotter serrures et verrous pour les briser et ouvrir les portes aussi facilement qu'avec une clef. Ce préjugé existe encore dans quelques campagnes. Les voleurs des grandes villes, moins superstitieux et plus instruits, préfèrent généralement les pinces, les limes et les rossignols.

Plus les propriétés qu'on attribuait aux plantes étaient précieuses, plus aussi les sorciers avaient soin d'attacher à leur conquête des dangers et des formalités sans nombre. C'est à cela sans doute que les croyances populaires doivent de s'être perpétuées jusqu'à nous sans s'affaiblir par l'insuccès. L'une des plus célèbres et des plus répandues est celle qui se rattache aux innombrables vertus de la mandragore. On l'a un peu confondue chez nous avec le *ba-aras* oriental : elle avait comme celle-ci des attouchements mortels, accompagnés de lueurs éblouissantes.

Flavius Josèphe donne quelque part un moyen infailible de la récolter sans danger. « Faites un trou tout autour de la racine sans la toucher, dit-il; attachez-y votre chien et fouettez-le; en fuyant, il arrachera le talisman, et vous léguera le bonheur pour prix de sa mort. »

Il y avait bien là du reste de quoi fouetter un chien. L'heureux possesseur de la mandragore n'avait plus rien à désirer en ce monde. Le bonheur le suivait partout. La richesse était son partage; il n'avait rien à redouter des esprits malfaisants. S'il aimait une femme, elle était invinciblement entraînée vers lui; s'il jouait, c'était à coup sûr; s'il avalait enfin en infusion quelques parcelles de l'incomparable racine, aussitôt son âme, déliée de son corps endormi, s'élançait dans l'espace et allait assister au spectacle divin des mondes inconnus.

Les esprits forts ne croient pas à tout cela; je ne serais cependant pas étonné que le célèbre M. Hume ou Home et le prodigieux de Caston eussent un morceau de mandragore dans quelque poche invisible de leur paletot.

Au milieu des visions extravagantes de l'antiquité et du moyen âge il y avait presque toujours un fond de



LES MODES PARISIENNES.

Robe de la M^{me} Delisle, Costumes d'Enfant de M^{me} Pauline Royer, Corset de M^{me} Sosselin, Lingerie et bonnet de M^{me} Bayant, Gants et Parfums de F. Laboullée

Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal, 20, rue Bayère.

vérité, et, si étranges qu'elles puissent paraître, elles sont souvent justifiées par les découvertes de la science. Les éclairs qui jaillissent de quelques fleurs jaunes, telles que le lis orangé, expliquent parfaitement les clartés magiques de la mandragore. L'exemple est d'autant mieux choisi que plusieurs auteurs supposent que le lis et la mandragore des anciens sont une seule et même plante. Quant à ses propriétés narcotiques et anesthésiques, un médecin anglais y a récemment donné créance en tirant de certains cryptogames une liqueur analogue au chloroforme par les effets qu'elle produit.

J'ai prononcé tout à l'heure le nom de M. Home, et ce n'est pas sans dessein. La théorie tout entière des *esprits frappeurs* se retrouve aussi dans les superstitions relatives à la mandragore. « Les esprits, dit Flavius Josèphe, ne sont que les âmes des personnes mortes qui entrent dans le corps des vivants, et qui les tueraient si on ne les forçait à les quitter en approchant d'eux des racines de mandragore. » Un autre auteur ajoute à cela : « Quand ces farfadets sont sortis des corps qu'ils habitaient, on les garde dans une chambre secrète, et ils prophétisent tout le jour. » Les anciens Germains faisaient avec ces mêmes racines de petites idoles qu'ils consultaient, et dont ils croyaient recevoir des signes en réponse. Tous les peuples qui ont ajouté foi aux prodiges causés par la mandragore se sont livrés à des pratiques superstitieuses pour se la procurer, — qu'auraient-ils pu attendre en effet d'une racine qu'ils auraient tirée de terre comme un vulgaire légume? — mais ils n'ont pas tous partagé l'opinion qu'il fallût risquer sa vie pour s'en emparer. La plupart des chercheurs de mandragore se contentaient de la recueillir au temps des vendanges, et prenaient seulement garde de ne pas avoir le vent en face. Ils décrivaient trois cercles autour de la plante avec la pointe d'une épée, puis l'enlevaient en se tournant du côté du couchant.

La mandragore moderne n'est plus qu'une modeste solanée ressemblant assez à la belladone, et la science, en la dépouillant de son prestige, ne lui a laissé que des propriétés narcotiques assez prononcées.

Si la soif dévorante de l'or a poussé jusqu'à la folie l'ardeur de ces spéculations trompeuses, une passion plus aimable, des désirs d'une essence plus poétique, ont entraîné les âmes tendres à la poursuite des philtres amoureux.

Il serait oiseux de rappeler les enchantements de Circé, fameux dans la fable, mais connus de tout le monde. Il est plus intéressant d'apprendre quelles sont les plantes favorables aux charmes amoureux.

L'*orchis* et le *sérapis* avaient, selon Théophraste, des vertus incomparables; outre que leurs bulbes possédaient une influence formidable dans les fascinations magiques, elles avaient aussi la puissance de subjuguier les cœurs rebelles. On était fatalement obligé de devenir amoureux aussitôt qu'on avait bu de l'eau dans laquelle avait séjourné la plus grosse des bulbes de l'*orchis*. Mais comme la nature prévoyante place toujours

l'antidote à côté du poison, il suffit d'avaler le lait de chèvre dans lequel on a fait infuser la plus petite bulbe de la même plante pour détruire aussitôt l'effet de la première.

L'*eryngium album* n'est pas moins merveilleux que l'*orchis*, mais on a toujours ignoré le moyen d'en conjurer les enchantements. La mort seule est un remède effirace contre l'impétuosité des transports qu'il fait naître. Sapho de Lesbos en fit la triste expérience. C'est seulement pour avoir marché sur une racine d'*eryngium*, au moment où le jeune Phaon passait auprès d'elle, qu'il lui inspira cette passion subite et terrible dont elle mourut.

L'*euphorbe* et l'*erythraïcon*, qui est une sorte de satyrion, passaient en Grèce pour avoir une vertu analogue à celle de l'*eryngium*. Les pythagoriciens ont débité à ce sujet mille rêveries incroyables.

Plinie, en les rapportant, avoue ingénument qu'il n'est pas autorisé par l'expérience à garantir l'authenticité de ces prodiges, mais qu'il peut affirmer que, pris dans l'eau miellée, l'*eryngium* est un remède excellent contre la colère, le mal de cœur et les affections du foie. Cet écrivain circonspect n'a pas cependant toujours eu les mêmes scrupules. Il raconte, comme témoin du fait, que la mère d'un soldat du prétoire fut avertie en songe d'envoyer à son fils un breuvage composé avec le suc de l'églantier, nommé de son temps *cynorrhodon*, et de le lui faire boire. Le hasard voulut que le fils, mordu par un chien enragé, reçût la lettre et la tisane au moment même où il commençait à marquer son horreur de l'eau. Il fut guéri, contre toute espérance, comme l'ont été depuis, ajoute-t-il, tous ceux qui ont réitéré l'expérience.

Les végétaux jouaient un rôle important chez les anciens dans toutes les cérémonies civiles et religieuses. La plupart de ceux qui étaient connus alors, et qui ne servaient pas à des usages domestiques, avaient une signification emblématique qui les faisait rechercher pour les circonstances solennelles. Plusieurs étaient consacrés aux dieux, et leur étaient offerts avec une grande pompe, comme devant leur être particulièrement agréables.

Un antiquaire allemand du dix-huitième siècle a publié un traité des plantes funéraires, où il a réuni tout ce que les poètes et les historiens grecs ou romains ont dit à ce sujet.

A mesure qu'on avance dans le moyen âge, on voit se répandre le goût du merveilleux, qui caractérise ordinairement les civilisations naissantes, dans lesquelles le développement poétique précède le développement intellectuel. La fièvre des voyages qui s'empara des esprits vers le quinzième siècle, et l'avidité avec laquelle les populations méridionales accueillirent les récits étonnants des voyageurs, ne furent pas les moindres causes des croyances qui se formèrent dès lors, et que l'ignorance ne tarda pas à transformer en superstitions. Les observations dont les plantes et leurs

propriétés furent l'objet, suivirent exactement la même marche que dans l'antiquité; elles s'attachèrent par préférence à tout ce qui offrait les caractères du merveilleux.

Les conquêtes des Espagnols dans le Mexique ouvrirent une source abondante à cette soif inextinguible d'étonnements dont l'Europe civilisée était dévorée.

On rapporta du Pérou une plante dont les feuilles avaient, dit-on, la propriété miraculeuse de faire connaître si un malade devait mourir ou non de son mal. Cela pouvait se reconnaître à l'angoisse ou à la joie que le patient ne manquerait pas de témoigner en pressant l'une de ces feuilles dans la main.

Si variées que puissent paraître les croyances et les superstitions relatives aux plantes, elles présentent presque toutes un caractère très-remarquable qui se rattache à l'idée de la participation des végétaux à la vie animale, et elles sont fondées pour la plupart sur des phénomènes de transformation des végétaux en animaux, et réciproquement. Les métamorphoses des insectes doivent figurer pour une forte part entre les causes de ces erreurs. Les larves presque toujours fixées soit à la racine, soit à la tige des plantes, et suivant ordinairement dans leur développement une marche parallèle à celle des végétaux, il n'est pas étonnant que des observateurs aussi superficiels que ceux d'alors les aient considérées comme parties intégrantes des plantes auxquelles ils les voyaient attachées.

Claude Duret, président à Moulins en Bourbonnais, est un de ceux qui ont accueilli et traité le plus sérieusement toutes les croyances relatives aux animaux-plantes.

Son livre des *Plantes esmerveillables* présente sous une forme scientifique une longue suite de descriptions qui paraissent empruntées à un roman de féerie. Ce ne sont, à chaque page, que transformations fantastiques et métamorphoses impossibles. Il affirme, d'après les témoignages les plus authentiques, qu'il existe en Écosse un arbre dont les propriétés tiennent du prodige. Cet arbre croît sur les bords d'une rivière. Il produit des fruits qui ont la forme d'un canard. Ces fruits étant mûrs, ils tombent d'eux-mêmes, prennent vie, nagent et s'envolent ensuite avec plumes et ailes dans les airs. Il ajoute : « De laquelle chose comme étant en Écosse nous enquerrions de Jacques, roi d'icelle, homme bien carré et chargé de graisse, nous apprîmes que cet arbre tant renommé ne se trouve pas en Écosse, mais aux îles Orcades. »

Sébastien Munster, autre écrivain sérieux de ce temps, n'est pas tout à fait de l'avis du roi Jacques, — cet homme si carré et chargé de graisse, ce qui doit pourtant donner du poids à son opinion, — car il affirme dans sa *Cosmogonia*, chapitre de la grande fertilité de l'Angleterre et de l'Écosse, qu'il y a dans ce pays un arbre dont le fruit mûr tombant dans l'eau en temps convenable prend vie, et se change en un oiseau qu'on appelle *oison d'arbre*. Quelle fertilité ! Un pays qui pos-

sède de pareils fruits n'avait pas trop à se plaindre de la parcimonie de la nature, qui lui avait néanmoins refusé la plupart des légumes en usage dans les autres parties de l'Europe.

Ne serait-ce pas de là que vient le mot *canard*, employé dans l'argot de la presse pour désigner certaines histoires incroyables ? Je recommande cette origine aux étymologistes.

La fable de l'oiseau d'arbre a pris naissance par le rapprochement de deux faits très-simples. Il existe effectivement dans le Nord un très-petit canard, l'*Anas galariculata*, qui, par exception, niche sur les arbres, au bord de l'eau ; on trouve dans le même lieu une coquille anatifère que la marée laisse à découvert sur le sable, et qui se dessèche et paraît vide aussitôt qu'elle est à l'air : voilà tout le mystère de cette croyance consacrée par quelques vers du poète Villon.

L'un des phénomènes les plus curieux de la végétation, c'est le mouvement qu'affectent certaines plantes, et qui a donné lieu à la croyance des fleurs qui marchent.

Marc-Antoine Pigafetto, de Vicence, est le premier qui ait signalé cette merveille. Il affirme avoir vu dans l'île de Cimbubo, pendant le voyage qu'il fit en 1519 avec Fernand Magellan, « une plante dont les feuilles, quand elles tombaient à terre, marchaient comme si elles eussent été vivantes. Elles avaient deux pieds, et si par hasard on les touchait, elles prenaient aussitôt la fuite. » Cet honnête chevalier de Rhodes prétend qu'il en a fait lui-même l'expérience.

Accordons-lui cette satisfaction ; la nature, prodigue de merveilles, le permet. On peut voir dans les serres du jardin des plantes l'*hedysarum gyrans* ou sainfoin oscillant. Ses feuilles, à l'époque de la végétation, sont dans un mouvement continu ; et comme elles sont munies à leurs extrémités de quatre tentacules ou folioles qui se lèvent et s'abaissent successivement, il en résulte que, livrées à elles-mêmes sur le sable, le frottement les fait mouvoir et avancer.

C'est ainsi que tout s'explique, car l'histoire des fleurs est un poème plus riche en enchantements que les inventions de l'Arioste et du Tasse.

N'avons-nous pas à Paris même, dans nos collections d'orchidées, le *catasetum tridentatum* de Cayenne, qui opère et répète un véritable prodige en présence de quiconque l'observe pendant sa floraison.

Aussitôt qu'il a accompli ses noces, et confié à son calice l'espoir de sa postérité, il transforme en dragon ailé son pistil, désormais inutile pour l'amour, et il le lance à la tête du profane assez indiscret pour essayer d'entr'ouvrir sa corolle.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE.

PETIT COURRIER.

* Les nouvelles chansons de Béranger ont un succès qui ne surprendra personne. Un intérêt de plus d'un genre s'attachait à cette publication, dont plus de vingt mille exemplaires ont déjà été vendus. Parmi cette gerbe de fleurs d'automne on cite particulièrement *le Premier Papillon*, *Mes fleurs*, *le Septuagénaire*, *l'Or*, *le Corps et l'Ame*, *l'Histoire d'une Idée*. Nous y prenons *le Bonheur* et *les Tambours*, qui nous paraissent pouvoir donner une idée complète de la forme adoptée par Béranger pour ce volume.

LES TAMBOURS.

AIR : *Faut d'la vertu*, etc.

Tambours, cessez votre musique;
Rendez la paix à mon réduit.
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étonnerez-vous donc toujours,
Tambours, tambours, maudits tambours?

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse, en désarroi,
Retrouve des ailes rapides;
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel, adieu la joie!
Il redouble; adieu les chansons!
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

Je chantais un peuple de frères;
Le tambour bat: j'avais rêvé.
Le sang de maints partis contraires
Fraternise sur le pavé.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

Sous l'Empire, ils ont fait merveille.
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

En France, où leur esprit domine,
A l'église ils vont *bourdonner*.
Tout charlatan se tambourine,
Tout marmot veut tambouriner.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

Ils flattent jusque dans sa bière
Le sot qui meurt chargé de croix;
Et font vœu chez la cantinière
De battre aux champs pour tous les rois.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours, etc.

LE BONHEUR.

Bonheur, faut-il que je finisse
Sans t'avoir jamais rencontré?
Disait, mourant dans un hospice,
Un pauvre obscur, quoique lettré.
Un doux fantôme à lui se montre:
Je suis le Bonheur; oui, c'est moi.
Sans s'en douter, tel me rencontre
Qui me suppose un train de roi.

Tu m'as vu jadis au village.
Ta Suzette, qui t'aimait tant,
C'était moi; mais le mariage
Effraya ton cœur inconstant.
Favori d'une châtelaine,
Tu délaisses, fier de ses laes,
Le bonheur en jupe de laine
Pour les plaisirs en falbalas.

C'était moi, la tante si sage
Qui t'eût légué, comme à son fils,
Au prix d'un court apprentissage,
Négoce, labours et profits.
Le travail n'a pas qu'un mobile:
Un noble but peut l'animer.
Sois, dis-je, un citoyen utile.
Tu me réponds: Je veux rimer.

C'était moi, lorsque l'indigence
Déjà *fustigeait ton penchant*,
Ce vieillard rempli d'indulgence
Qui t'offrit sa fille et son champ.
Des cités l'ombre est délétère;
D'air pur, ici, viens t'enivrer,
T'ai-je dit; cultive la terre.
Tu réponds: Je veux l'éclairer.

Devant tes pas fuyait la gloire.
Moi, sans bruit, tapi dans un coin,
Souvent encor, tu peux m'en croire,
Je t'ai fait des signes de loin.
Mais à tes erreurs plus de trêve;
Et, sans m'accorder un coup d'œil,
Tu cours au galop de ton rêve,
Qui te jette au bord du cercueil.

L'homme s'écrie : Ah ! plus de doute !
Oui, Bonheur, mon orgueil à jeun
T'a traité parfois, sur sa route,
Comme un mendiant importun.
Mais Dieu veut qu'aujourd'hui je meure
Puisque enfin je te trouve ici.
Notre dernière heure est ton heure.
Viens me fermer les yeux. Merci !

* * Un nouveau deuil frappe cette noble famille d'Orléans, si heureuse, si brillante encore il y a quelques années, et pour laquelle depuis se sont ouvertes tant de tombes, qu'ont frappée tant de catastrophes.

Madame la duchesse de Nemours vient de mourir à la suite de sa dernière couche.

Le duc de Nemours, né en 1814, nommé colonel du 4^e chasseurs à cheval par Charles X le 17 novembre 1826; nommé roi des Belges par le Congrès national de Belgique le 3 février 1834 (Louis-Philippe refusa cette couronne pour son fils); — qui affronta les dangers de la tranchée à Anvers; nommé maréchal de camp en 1834; qui prit part, en 1836, à la rude campagne de Constantine; qui, en 1837, présida aux opérations du siège de cette ville; nommé lieutenant général en 1837, épousa, le 27 avril 1840, la princesse Victoire-Auguste-Antoinette, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née le 14 février 1822, sœur du roi de Portugal et du prince Auguste, mari de la princesse Clémentine d'Orléans, sa belle-sœur.

La jeune duchesse de Nemours, peu de temps après, éprouva une grande douleur : le 13 septembre, le duc de Nemours rentra à Paris à côté du duc d'Aumale, à la tête du 17^e léger, lorsque Quémisset tira un coup de pistolet sur les deux princes.

Le 28 avril 1842, la duchesse de Nemours donna le jour à un fils qui reçut les noms de Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston d'Orléans, comte d'Eu.

Peu de temps après, le 13 juillet, le duc d'Orléans mourut des suites de sa chute.

Le 12 juillet 1844, un second fils naquit au duc de Nemours. Ce prince reçut le nom de Ferdinand-Philippe-Marie d'Orléans, duc d'Alençon.

Le 16 février 1846, la princesse mit au monde une fille nommée Marie Clémentine-Caroline-Léopoldine-Clotilde d'Orléans.

La duchesse de Nemours, digne par ses vertus d'entrer dans la famille patriarcale et si unie de Louis-Philippe, sut se faire aimer de tous ceux qui eurent l'honneur de l'approcher. Lorsque la révolution de fé-

vrier éclata et que les d'Orléans partirent pour l'exil, le duc de Nemours, devenu chef de la famille après la mort du roi, montra à ses fils et à ses neveux l'exemple des vertus domestiques; la princesse qui vient de mourir le seconda dignement dans cette tâche si pieusement accomplie.

C'est au milieu de cette vie de l'exil que la mort est venue frapper la duchesse de Nemours, quelques jours après la naissance de son quatrième enfant.

* * Le 12 décembre prochain aura lieu, à l'Opéra, un bal de bienfaisance pour les pauvres du 7^e arrondissement. L'administration supérieure protège charitablement cette œuvre, à laquelle l'administration de l'Opéra concourt activement de son côté. On fait de grands préparatifs. La décoration de la salle sera d'une richesse extrême; les murs disparaîtront sous les lustres, les glaces, les fleurs et les bronzes. Jamais on n'aura vu illumination plus splendide. L'orchestre sera conduit par Strauss, qui fera entendre pour la première fois son album de 1858.

* * La quatrième chanson de l'album musical de Nadaud vient de paraître chez MM. Heugel et C^{ie}. Elle est intitulée *l'Aimable voleur*. Les paroles en sont charmantes et la musique originale.

* * L'hôtel Drouot revient à la vie. Cette semaine, une vente importante a eu lieu. C'est celle d'une magnifique collection de portraits d'artistes dramatiques depuis l'époque de l'hôtel de Bourgogne jusqu'à nos jours. Ces portraits sont des dessins, des peintures, des eaux-fortes, des gravures, des lithographies, des daguerréotypes, des médaillons, des bustes, des charges. Il y en a plus de mille. Pas un nom un peu célèbre, depuis Adrienne Lecouvreur jusqu'à Flore, depuis Talma et Lekain jusqu'à Alcide Tousez et Bobèche, qui ne figurent dans ce panthéon du théâtre.

* * *La Patrie* annonce que le projet de décret qui proclame la liberté de la boucherie, approuvé par le conseil d'État, est soumis en ce moment à l'examen du conseil municipal.

* * M. Hector Berlioz, voyant avec regret qu'il lui était impossible, faute de temps, de remplir les fonctions qu'il avait acceptées à l'École Beethoven, a prié M. le directeur de cet établissement de vouloir bien recevoir sa démission. Nous ne savons pas encore quel sera le remplaçant de M. Berlioz.

* * On voit dans ce moment, à Londres, dans la boutique d'un orfèvre, un énorme bloc venant des mines d'Australie. Ce bloc, qui pèse 400 onces, est d'or pur, sans aucun mélange de quartz. Il est dans l'état où l'a trouvé l'heureux chercheur d'or. Il est évalué 40,000 francs. C'est le plus gros bloc qui ait encore été apporté en Europe.

* * On frappe en ce moment, dit le *Siècle*, de grandes masses de numéraire à la Monnaie de Paris.

* Hier, à deux heures, M. l'archevêque de Paris a béni les cloches de Sainte-Clotilde.

— Versements reçus par la caisse d'épargne de Paris les dimanche 8 et lundi 9 novembre, de 6,622 déposants, dont 844 nouveaux, 625,747 francs. — Remboursements effectués la semaine dernière à 889 déposants, dont 524 soldés, 234,460 francs 68 centimes. — Rentes achetées à la demande des déposants pendant la même semaine pour un capital de 54,874 fr. 95 c.

* Le président de l'Académie des sciences a rappelé lundi que les sections de mécanique et de chimie avaient chacune à présenter des candidats pour remplir les deux places vacantes d'académicien. Ces présentations seront faites prochainement, dans le but de se conformer au règlement de l'Institut, et de permettre à l'Académie de procéder aux élections. On a ensuite nommé une commission composée de MM. Charles Dupin, Poncelet, Duperrey, Piobert et Pouillet, à l'effet d'examiner les travaux envoyés au concours pour le prix de 6,000 francs destiné au meilleur mémoire sur l'application de la vapeur à la marine militaire.

* L'Académie des sciences a entendu la lecture d'une lettre de M. Hardy, directeur de la pépinière d'Alger, sur l'importance du ver à soie du ricin. Elle annonce l'envoi d'une caisse de cocons au ministère de la guerre, qui en fera une distribution aussitôt qu'elle sera arrivée.

* On annonce la mort de M. Visinet, rédacteur en chef du *Journal de Rouen*.

* L'*Almanach de Gotha* pour 1858 compte quarante-sept empereurs, rois, grand-ducs, ducs et princes régnants en Europe.

Le plus âgé des souverains est le grand duc de Mecklembourg-Strelitz, né le 12 août 1779, et après lui le roi de Wurtemberg, qui est né le 27 septembre 1781.

Le prince qui compte le plus long règne est le prince de Schaumbourg-Lippe; son avènement date du 13 février 1787.

Le roi des Belges, né le 16 décembre 1790, occupe le sixième rang, le roi de Prusse le onzième; les princes les plus jeunes sont le roi de Portugal, né le 16 septembre 1837, et le duc de Parme, né le 9 juillet 1818.

* Le *Courrier de Boston* nous apprend que le gouvernement français a offert à M. Agassiz, professeur de l'Université de Harvard, à Cambridge, dans l'État de Massachusetts, la chaire de paléontologie, vacante au Muséum d'histoire naturelle par suite de la mort de M. d'Orbigny.

M. Agassiz a décliné l'offre qui lui était faite par M. Rouland, qui lui avait écrit à ce sujet.

* On annonce la mort à Alexandrie (Virginie), de M. George Washington Parke Custis, dernier membre de la famille du grand Washington.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : reprise de la *Calomnie*, comédie en cinq actes de M. Scribe. — Reprise de *Tartuffe* à l'Odéon. — Nouvelles théâtrales.

La *Calomnie* a été représentée pour la première fois au Théâtre-Français en 1840. A cette époque, les principaux rôles en furent confiés à MM. Firmin, Menjaud, Samson, Provost, Armand, Dailly, et à mesdames Plessy, Anaïs et Desmousseaux. Cette pièce, une des meilleures de M. Scribe, parut à ce moment avoir été écrite dans une idée de sympathie pour un ministre alors fort peu aimé, et cette supposition fut sans doute la cause de l'accueil plus que réservé qu'elle reçut du public. Aujourd'hui elle réapparaît dans des temps bien différents, avec des interprètes qui donnent à leurs rôles des aspects très-nouveaux; et, outre que dix-sept années renouvellent bien le public d'un théâtre, toutes ces conditions lui donnent presque l'importance d'un ouvrage nouveau. Disons, avant toutes choses, qu'elle a pleinement réussi, et que M. Bressant peut réclamer une bonne part de ce succès par la manière digne et sympathique dont il a représenté le ministre héros de la comédie.

La *Calomnie* est certainement une des pièces de M. Scribe où l'intérêt naît le plus facilement et est le plus habilement ménagé. Cette jeune Cécile compromise, non par l'égoïsme d'un fat, mais involontairement par un homme d'honneur, qui ne peut la justifier qu'en perdant une autre femme, conquiert tout de suite l'intérêt; la manière dont les calomnies s'échafaudent sur son compte est très-bien observée et très-simple; tous les personnages sont naturels, et le mérite de la pièce en rend tous les rôles bons à jouer. Dans la nouvelle distribution, M. Régnier remplace M. Samson dans le personnage de Coquenot, et le remplace avec avantage; il a le débit plus comique, et il est plus jeune, ce qui n'est pas sa moindre supériorité. Nous n'en dirons pas autant de M. Montrose, jouant le financier Guibert à la place de M. Provost; il est peut-être plus comique, il est plus jeune, mais cela ne compense pas la différence créée par le talent si sûr de M. Provost. M. Leroux manque un peu de distinction pour représenter le jeune diplomate, M. Menjaud en avait beaucoup; en revanche M. Leroux a l'aisance et la gaieté indispensables à ce rôle. M. Saint-Germain est charmant de niaiserie malicieuse sous les traits du garçon de bains Belleau; personne ne rend mieux que lui ces personnages moitié balourds, moitié malins, qui sont une des bonnes ressources du genre comique. Les rôles de femmes n'ont pas gagné, comme ceux des hommes, à changer d'interprètes; mademoiselle Fix ne vaut madame Plessy ni en talent ni en beauté, made-

moiselle Bonval fait regretter la vive et gracieuse mademoiselle Anaïs, et mademoiselle Jouassain, toujours consciencieuse et correcte, n'a pas la verve et la gaieté de l'excellente madame Desmousseaux. Malgré ces observations, qui n'ont échappé à personne de ceux qui ont vu la *Calomnie* en 1840, elle est une des bonnes et intelligentes reprises du Théâtre-Français, dont la direction ne cesse de montrer une activité et un zèle dont il est juste de lui tenir compte.

La reprise de *Tartuffe* à l'Odéon est un véritable événement littéraire : la distribution seule de la pièce contenait un puissant élément de curiosité ; elle était ainsi montée : *Tartuffe*, Fechter ; *Cléante*, Tisserand ; *Orgon*, Barré ; *Loyal*, Thiron ; *Dimis*, Fébure. Pour les femmes : *madame Pernelle*, madame Bauzeville ; *Elmire*, mademoiselle Périga ; *Marianne*, mademoiselle Bérangère ; c'est-à-dire le Vaudeville, le Palais-Royal, la Porte-Saint-Martin, offrant leur concours à Molière, et venant à lui avec cet esprit de nouveauté qui les distingue, et ne lui apportant assurément aucun respect pour cette règle de convention qu'on nomme la tradition. L'interprétation entière de l'œuvre devait subir la même épreuve, et recevoir des accommodements de mise en scène plus conformes à nos habitudes modernes, à notre goût pour la réalité des cadres dans lesquels on nous présente les actions dramatiques. Constatons que, malgré quelques réserves de détail bonnes à faire, le succès a couronné cette tentative ; Molière est sorti triomphant de cette épreuve du rajeunissement, et le public l'a acclamé avec un zèle tout nouveau. La troupe de l'Odéon, M. Fechter en tête, a remporté là une victoire qui lui sera comptée parmi les plus sérieuses, et a prouvé une fois de plus que le second Théâtre-Français peut servir aussi bien l'ancien répertoire que le nouveau.

Nous empruntons à M. Paul d'Ivoi, toujours si bien informé, quelques-unes de ses nouvelles théâtrales :

Mademoiselle Artot, cantatrice distinguée, élève de madame Viardot, est engagée à l'Opéra. Nous ne dirons qu'un mot du talent de mademoiselle Artot ; *elle chante*. Il semble que cela ne soit rien, et c'est tout. Aujourd'hui on ne chante plus guère. Tous nos chanteurs, forcés il est vrai par nos compositeurs, ont pris au sérieux le bizarre conseil donné à un chanteur célèbre.

Martin avait voulu entrer à l'Opéra, mais les maîtres de chant d'alors ne lui trouvant *pas assez de creux*, il se réfugia à l'orchestre de la Comédie italienne. Un jour Berton l'entendit chanter, et lui conseilla de quitter son violon et ses huit cents francs d'appointements pour monter à côté des chanteurs qu'il accompagnait.

Le conseil était bon. Martin, décidé à le suivre et ne sachant quel professeur choisir, alla consulter son oncle, M. Candaille, vieux compositeur, auteur de *Pizarre* et arrangeur de Rameau.

— Oh ! dit l'oncle Candaille, tu veux apprendre à chanter ? Tu es musicien, tu n'as pas besoin de maître. Va sous le hangar et gueule de toute ta force.

Martin ne suivit pas ce naïf conseil, mais que d'autres l'ont suivi depuis !

Trois pièces de M. Edmond About vont être jouées cet hiver : *l'Impasse*, comédie en cinq actes ; *Germaine*, drame en cinq actes, tiré du roman, et enfin le *Roi des montagnes*, également tiré du livre qui porte ce titre : trois succès certains.

Après avoir erré du Vaudeville au Gymnase, et du Gymnase au Vaudeville, les *Fausse bonnes femmes* de MM. E. Barrière et Capendu s'arrêtent définitivement au Vaudeville.

M. Williams Raymond vient de terminer une charmante comédie en trois actes et en vers intitulée les *Faux grands hommes*. Cette pièce, qui est destinée à l'Odéon ou au Gymnase, a été lue il y a quelques jours dans une soirée où plusieurs écrivains distingués se trouvaient réunis, et a été fort applaudie.

Il va pleuvoir des revues de l'année : cinq, par onze vaudevillistes.

Au Palais-Royal, les *Vaches landaises* ; — aux Variétés, *Ohé ! les petits agneaux !* — Aux Folies-Dramatiques, *En avant, marche !* — à l'Ambigu-Comique, *Paris-Crinoline* ; — aux Délassements-Comiques, *Suivez le monde !* Ces cinq revues sont commises par MM. Clairville, T. Cogniard, Delacour, Lambert Thiboust, Roger de Beauvoir, Xavier de Montépin, Charles Guénée, Potier, de Jallais, Flan et Blum.

J'espère que dans *Paris-Crinoline* nous verrons la fameuse statuette de Dantan jeune, qui vient d'être l'objet d'un procès, et que la chambre correctionnelle de Paris a spirituellement définie « une femme coupée verticalement, dont un côté présente la jeunesse apparente, et l'autre la vieillesse cachée. »

Seulement, quelle est l'actrice qui consentira à porter ce costume *mi-parti* ?

Le *Fruit défendu* de M. Camille Doucet ne tardera pas à passer au Théâtre-Français. On en dit beaucoup de bien. Cette comédie, en trois actes et en vers, sera jouée par Provost, Régnier, Bressant, Delaunay, mesdemoiselles Fix, Dubois et Riquier.

M. Émile Augier attend pour se faire recevoir à l'Académie française qu'il ait été couronné par un nouveau succès. La *Jeunesse*, titre charmant, est à l'étude à l'Odéon. C'est devant son vrai public qu'elle sera jouée.

À l'Opéra-Comique on presse les répétitions du *Carnaval de Venise*, par M. Ambroise Thomas, pour madame Cabel.

Madame Lauters a renoncé au rôle d'Alice, qu'elle répète depuis deux mois. Elle se réserve pour la *Magicienne*.

MAXIME TERMONT.

CROIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.